

Santa-Fé se sont révoltés dernièrement et ont massacré un parti d'Américains, y compris le gouverneur de la place et sa suite. Les insurgés s'élèveront bientôt au nombre de deux mille, et menaçaient de faire main basse sur tous les Américains. Mais ils furent rencontrés vaillamment par le capitaine Morris dans la Vallée de Mori et défaits totalement. Un grand nombre d'entre eux furent tués et blessés, les autres s'enfuirent précipitamment dans les montagnes. On ne donne pas la date de la bataille.

Nouvelle importante du Mexique. — Prise de Vera-Cruz, et du château de St. Jean d'Ulloa. — Quatre mille Mexicains faits prisonniers — 65 Américains tués et blessés.

Les bruits de la prise de Vera-Cruz par les Américains sont confirmés. C'est le 26 ult. qu'a eu lieu cette brillante affaire. Aussitôt que les Américains eurent investi la ville, le combat commença. Les Mexicains étaient au nombre de 6000. Ils se défendirent quelque temps, mais, après un massacre considérable, ils furent obligés de mettre bas les armes, et de se mettre à la disposition de leurs ennemis. Les prisonniers Mexicains sont au nombre de 4000.

Parmi ces prisonniers se trouvent 60 officiers supérieurs, et 270 officiers de compagnie. Les morts sont en grand nombre.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que les Américains n'ont eu de leur côté que 65 hommes tués et blessés, parmi lesquels se trouvent quelques officiers.

Le général La Vega qui se trouvait en dehors de la ville avec environ dix mille hommes, ayant livré bataille au col. Hearney, celui-ci qui n'avait que 300 dragons le repoussa vigoureusement, après avoir taillé en pièce une partie de son armée.

Ces nouvelles ont excité beaucoup d'enthousiasme chez les Américains, et dans les villes de New-York et Boston, on parlait de faire des illuminations pour célébrer cet événement.

Les journaux Américains annoncent aussi l'arrivée à Boston du paquebot *Washington Irving*, parti de Liverpool le 21 ultimo. Ils nous disent que les nouvelles sont sans importance.

Autre rapport de la prise de Vera-Cruz et du château de St. Jean d'Ulloa. — Le Princeton, steamer de guerre des Etats-Unis a apporté aux Etats-Unis la glorieuse nouvelle de la prise de Vera-Cruz et du château de St. Jean d'Ulloa, le 27 mars.

Le 22 mars, sur le refus des mexicains de se rendre, plusieurs batteries ouvrirent un feu destructeur sur la ville et le château et continuèrent les jours suivants.

Le 26 l'ennemi envoya des propositions et le 27 les négociations étant complétées, la ville et le château se rendirent; les troupes mexicaines mirent bas les armes et évacuèrent la ville; Les troupes américaines en prirent possession et arborèrent le drapeau étoilé qui fut salué par les canons de la flotte; La garnison composée de 4.000 faits prisonniers, fut renvoyée sur parole. Il y a parmi eux 5 généraux, 60 officiers supérieurs, 270 officiers subalternes. La perte des Mexicains est immense.

Leur armée régulière étoit d'à-peu-près 3,000 et ils avaient autant de troupes volontaires et autres. Près de la ville le général La Vega avait à-peu-près 6,000 à 10,000 hommes de cavalerie. Le colonel Harvey avec 200 à 300 Dragons des Etats-Unis, chargea les troupes de La Vega et les mit en pièces. 200 contre 6,000! Les lâches Mexicains!

La nouvelle de cette victoire a été reçue à New-York avec le plus grand enthousiasme.—On a fait une assemblée monstre et on a passé des résolutions pour exprimer la gratitude du peuple envers les braves soldats engagés dans la guerre du Mexique.

LE KNOU.

CHAPITRE 9.

SUITE.

—Orniguez-vous d'être forcé dans vos retranchemens? demanda l'abbé Choradzo, quand ce travail fut terminé.

—Si, avant huit heures du matin, nous n'avons pas ici un millier d'hommes sous les armes, répondit le comte en se faisant violence pour paraître tranquille, nous devons chercher un refuge dans les bois, car nous nous obstinerions vainement à défendre le château. J'aime mieux m'éloigner librement que d'exposer ma petite troupe à un choc trop inégal, qu'elle ne pourrait soutenir, et qui jetterait le découragement parmi nos amis. Mais je ne puis croire que nous ne soyons pas secourus à temps. Il est vrai que notre rendez-vous étoit fixé à trois jours; mais personne n'aura dû perdre de temps, et la grande nouvelle ayant été annoncée partout ce matin, une levée en masse peut très-bien se provoquer dès ce soir. Espérons-le. Ma chère Rosa, ajouta le comte en s'adressant à sa fille, comme nous sommes sur le pied de guerre, il faut mettre le temps à profit: je t'invite donc à rentrer chez toi et à prendre du repos, tandis que tout est encore calme autour de nous.

—Merci, mon bon père, mais je serais beaucoup plus inquiète loin de vous; votre présence m'encourage, et je vous assure que le spectacle qui nous entoure ne me donne nulle envie de me livrer au sommeil. Je me considère d'ailleurs comme faisant partie de vo-

tre conseil de guerre, qui est en permanence, si je ne me trompe, et ce n'est pas le moment de me retirer.

Le comte n'insista plus, il connaissait le ferme courage de sa fille et la savait capable de soutenir non seulement de rudes fatigues, mais la vue même de ce qu'il y a de plus terrible dans une lutte acharnée. On reprit donc la conversation et on se mit à calculer toutes les chances favorables qui pouvaient contribuer à grossir les rangs des défenseurs du château, ce qui fit attendre avec moins d'impatience les nouvelles qu'on souhaitait cependant dans une si vive anxiété. Le premier courrier qui arriva rapportait la réponse de Stanislas Dowello: il faisait dire que la réunion des gentilshommes confédérés avait fixé à trois jours le mouvement insurrectionnel, et qu'il ne reconnaissait pas au comte le pouvoir de le provoquer dans un plus court délai; que, du reste, il prendrait parti dès circonstances, en se réservant sa complète indépendance, qu'il n'entendait soumettre à qui que ce fût.

—Le malheureux! il se déshonore! s'écria le comte. Non; je ne croyais pas que l'orgueil et la jalousie pussent entraîner un homme de courage à une telle lâcheté. En dépit de son ressentiment, je comptais sur lui.

—Ne vous étonnez pas de cet abaissement, mon cher comte, dit le curé: là où les passions sont maîtresses, l'honneur est à la merci des circonstances.

Raphaël alors raconta la scène qui s'étoit passée entre Stanislas et lui, et sur laquelle il avait jusqu'alors gardé le silence.

—Je vis dès ce moment, ajouta-t-il, que la pitoyable fureur de cet emporté pouvoit le pousser jusqu'à la trahison.

—O Dieu! s'écria Rosa tout émue du récit de Raphaël, y aurait-il assez de mépris dans nos cœurs pour des âmes aussi viles, s'il ne fallait encore les prendre en pitié? Que vous avez été généreux, Raphaël, ajouta-t-elle en fixant sur lui ses regards attendris; mais quel terrible danger vous avez couru!

—Oublions ce misérable, reprit le comte, il n'étoit pas digne de servir la patrie dans nos rangs. Et ceci nous montre que la cause de la justice ne vent être soutenue que par des âmes pures. Ah! puissions-nous ainsi s'éloigner de nous tous ceux dont les cœurs souillés attirent sur nous les vengeances du ciel. Nous serions moins nombreux, mais cependant plus près peut-être du triomphe.

—La petite troupe des Machabées ne sut-elle pas maintenir l'indépendance de son pays contre les innombrables armées des tyrans, ajouta le curé: ah! l'histoire montre que les gros bataillons ne sont pas toujours vainqueurs quand ils rencontrent de ces âmes héroïques qui craignent moins le fer qui tue que le vice qui dégrade.

Le curé finissoit à peine de parler qu'il arrivait un second messenger, qui fut presque aussitôt suivi de plusieurs autres.

—Voyons maintenant les nouvelles que nous apportent ces braves gens, dit le comte en allant vers eux avec vivacité.

Ceux-ci firent à peu près la même réponse; partout on avoit été surpris de ce subit appel. Les uns n'étoient nullement en état d'amener leur monde dans le délai indiqué et ne pouvaient guère accourir que de leur personne avec quelques serviteurs dévoués; les autres (et c'étoit le plus grand nombre) avoient vu leurs projets s'évanouir par la présence des troupes russes. Surpris au début de l'agitation, on avoit hésité, caché ses armes, reculé et remis enfin ses démonstrations à un moment plus favorable. Le comte demeura comme accablé en entendant ces tristes rapports: toutes ses espérances anéanties lorsqu'il avoit cru les réaliser avec le plus glorieux éclat; la Lithuanie laissant échapper cette grande occasion de salut; Varsovie réclamant en vain l'appui de ses frères, et succombant peut-être faute de secours; l'esclavage de nouveau rivé dans ses plus dures chaînes; et lui-même enfin, déjà flétri par l'âge, descendant obscurément dans la tombe sans avoir pu saluer de ses derniers regards l'aurore de la liberté. Ces amères pensées débordèrent en un instant dans le cœur du vieux capitaine, qui se sentit presque défaillir sous ces poignantes déceptions. Il se releva cependant en songeant à la grande responsabilité qui pesait sur lui et qu'il n'entendait pas décliner dans ces difficiles conjonctures.

—C'est bien, dit-il en s'adressant à ses envoyés, qui se tenaient encore debout devant lui, couverts de sueur et l'interrogeant de leurs regards inquiets; allez-vous reposer, mes amis, et bientôt nous nous retrouverons ensemble en face de l'ennemi.

—Qu'allez-vous faire? demanda Casimir quand ils furent seuls.

—Je ne sais, dit le comte: je vais attendre encore une heure ou deux avant de prendre un parti, afin de donner le temps de nous rejoindre à ceux de nos amis qui en ont véritablement l'intention. Nous verrons ensuite.

Mais les heures suivantes n'amendèrent au château que cinq ou six